

XIII

Quand il était très jeune William Stoner pensait que l'amour était une sorte d'absolu auquel on avait accès si l'on avait de la chance. En vieillissant il avait décidé que c'était plutôt la terre promise d'une fausse religion qu'il était de bon ton de considérer avec un scepticisme amusé ou un mépris indulgent, voire une mélancolie un peu douloureuse. Mais maintenant qu'il était arrivé à mi-parcours, il commençait à comprendre que ce n'était ni une chimère ni un état de grâce, mais un acte humain, humblement humain, par lequel on devenait ce que l'on était. Une disposition de l'esprit, une manière d'être que l'intelligence, le cœur et la volonté ne cessaient de nuancer et de réinventer jour après jour.

Les longues heures d'oisiveté qu'il avait passées à sa table de travail à regarder par la fenêtre un paysage en mouvement – flamboyant puis s'éteignant peu à peu devant ses pauvres yeux qui ne distinguaient plus rien –, il les passait à présent avec Katherine. Très tôt chaque matin, il se rendait à son bureau, s'asseyait dans son fauteuil, ne tenait pas en place pendant un quart d'heure puis, décidément incapable de se concentrer, quittait

Jesse Hall, traversait le campus et se rendait à la bibliothèque où il errait parmi les rayonnages pendant encore vingt bonnes minutes. Enfin – et comme si c’était un petit jeu dont il avait dicté les règles et qu’il s’imposait à lui-même – il se libérait de ce suspense, se faufilaît par une porte dérobée et empruntait la route qui menait chez elle.

Elle travaillait souvent très tard et lorsqu’il arrivait certains matins, il la trouvait à peine éveillée, encore chaude et toute gorgée de sommeil, nue sous le peignoir bleu marine qu’elle avait passé à la hâte pour venir lui ouvrir. Ces matins-là, ils marchaient à reculons jusqu’à son petit lit tiède et faisaient l’amour avant même d’avoir échangé la moindre parole.

Son corps était long, délicat et d’une ardeur voluptueuse. Quand il le caressait, sa main, toute intimidée, semblait revenir à la vie. Quelquefois il le contemplait comme un incroyable trésor dont on lui aurait confié la garde. Il laissait alors ses gros doigts carrés courir sur l’incarnat pâle et légèrement moite de ses cuisses et de son ventre et s’émerveillait de la beauté à la fois si simple et si émouvante de ses petits seins.

Il réalisa qu’il n’avait jamais connu le corps de quelqu’un d’autre et songea ensuite que c’était probablement la raison pour laquelle il avait toujours, chez les autres comme en lui-même, séparé l’esprit de cette enveloppe charnelle qui le contenait. Plus tard encore, il comprit enfin, pour l’avoir éprouvé, qu’il n’avait jamais connu intimement un être humain avec lequel il se soit ainsi senti en confiance, ce qui revenait à dire qu’il n’avait jamais connu personne.

Comme tous les gens qui s'aiment, ils se racontèrent beaucoup l'un à l'autre. Comme si, ce faisant, ils pouvaient enfin comprendre le monde qui les avait réunis.

– Mon Dieu, comme j'ai pu te désirer... lui avoua-t-elle un jour. Je te voyais, là, à ce séminaire, debout devant nous, si grand, si beau et si plein de pudeur... Et j'avais tellement envie de toi... Tu ne t'en es jamais rendu compte, n'est-ce pas ?

– Non, avait-il grimacé, non. Je pensais que tu étais une petite jeune femme tout ce qu'il y a de plus convenable...

Elle s'était mise à rire, enchantée :

– Convenable, c'est le mot !

Puis elle s'était ressaisie et avait ajouté l'air songeur :

– Je suppose que j'avais l'impression de l'être aussi... Oh, comme nous nous croyons vertueux quand nous n'avons aucune raison de nous connaître... Mais il faut être amoureux pour savoir qui l'on est ! Parfois, quand je suis avec toi, j'ai l'impression d'être la plus grande putain du monde... La plus fidèle et la plus enragée... Cela te semble-t-il convenir à une jeune femme convenable ?

– Absolument pas, répondit-il en lui souriant. Mais viens plutôt par là...

William apprit qu'elle avait eu un autre amoureux. Une histoire qui datait de ses années de fac et qui s'était terminée dans les larmes, les reproches et la trahison.

– La plupart des histoires finissent mal... avait-elle murmuré, et un nuage sombre était passé au-dessus de leurs têtes. Lentement.

William fut choqué de découvrir à quel point cet « autre » le contrariait. Il avait eu la faiblesse de croire,

de commencer à croire, que ni lui ni elle n'avait vraiment existé avant eux.

– Il était tellement timide... Un peu comme toi, j'imagine... Sauf que lui était plein d'amertume et toujours angoissé. Je n'ai jamais su pourquoi... Il m'attendait sous un grand arbre au bout de l'allée qui menait aux dortoirs parce qu'il était trop timide pour venir s'aventurer au milieu des autres et nous marchions pendant des kilomètres et des kilomètres à travers la campagne jusqu'à ce que nous soyons sûrs de ne plus croiser personne. Mais nous... Nous n'avons jamais vraiment été ensemble... même quand nous faisions l'amour...

Stoner pouvait presque l'apercevoir, cette silhouette furtive qui n'avait ni nom ni visage, et sa jalousie se mua en tristesse. Il se sentit soudain très proche de ce jeune homme sombre et taciturne dont les indicibles tourments l'avaient privé de ce que lui possédait à présent.

Quelquefois, pendant ce demi-sommeil qui suit l'amour, il se trouvait pris dans un flot délicieux de sensations et d'indolentes rêveries. Ainsi ballotté, il ne savait jamais vraiment s'il les exprimait à voix haute ou s'il se contentait d'aligner devant ses yeux mi-clos les mots qui les circonvenaient.

Il rêvait de perfection, de plénitude, de mondes dans lesquels ils auraient pu être ensemble pour l'éternité et se prenait presque à croire à la viabilité de ses vagabondages. Il prononçait des mots comme : « Et si nous... » ou « Imagine que... » et continuait ainsi sur sa lancée à tisser un cocon à peine plus doux que celui dans lequel ils se lovaient déjà. C'était une certitude tacitement partagée : cet avenir enchanté qu'ils élaboraient et se racontaient à longueur de baisers ne serait que gestes

tendres et célébration perpétuelle de la vie qui était la leur aujourd'hui.

Vie qu'ils auraient été bien en peine d'imaginer, l'un et l'autre... Ils évoluèrent ainsi de la passion au désir et du désir à une sensualité bien plus profonde qui se renouvelait sans cesse, à chaque instant.

Un jour, elle lui dit :

– Plaisir du corps et vie de l'esprit... Finalement il n'y a que ça qui compte, n'est-ce pas ?

Et il sembla à Stoner que oui, c'était tout à fait ça, et que c'était là une des choses qu'il avait apprises auprès d'elle.

Car les moments qu'ils partagèrent cet été-là ne se résumèrent pas à son lit et à leurs longs palabres. Ils apprirent à vivre ensemble en silence et à partager de grands moments de quiétude. Il rapporta tant de livres qu'ils finirent par installer une nouvelle étagère rien que pour eux et il en profita pour reprendre les recherches qu'il avait totalement abandonnées. Katherine, elle, continuait de travailler à un essai qui serait aussi son mémoire de thèse. Extrêmement concentrée, elle pouvait rester assise des heures durant à son minuscule bureau, face au mur, la tête penchée sur ses notes, et la nuque – qu'elle avait de si gracieuse – inclinée, dodelinant au-dessus du col châle de son peignoir bleu. Stoner, affalé dans l'unique fauteuil ou étendu sur le lit, était aussi studieux qu'elle.

De temps en temps, ils levaient les yeux et se souriaient avant de retourner à leurs lectures. Parfois William s'échappait de son livre et son regard se perdait dans la contemplation de l'arrondi de son dos ou des osselets de sa nuque sur laquelle une petite mèche de cheveux s'amusaient toujours à tenir en équilibre, alors le désir montait en

lui. Doucement. Tranquillement. Il se levait, venait derrière elle et plaçait ses mains sur ses épaules. Elle se redressait, posait sa tête contre son ventre et sentait ses mains se faufiler sous son col pour venir lui caresser les seins. Ils s'aimaient, restaient étendus un moment puis reprenaient leur travail là où ils l'avaient laissé comme si l'amour et l'apprentissage n'étaient qu'une seule et même inclinaison de l'âme.

Voilà encore l'une des curiosités de ce qu'ils appelaient les « opinions établies » apprise cet été-là... Ils avaient tous deux été élevés selon une tradition qui leur avait martelé, d'une manière ou d'une autre, que la vie de l'esprit et celle des sens étaient séparées et qu'elles étaient – c'était le moins que l'on puisse dire – en assez mauvais termes. Ils avaient donc été convaincus, sans y avoir jamais vraiment réfléchi, qu'il leur faudrait un jour choisir l'une d'entre elles au détriment de l'autre. Que la première pût magnifier la seconde et que la seconde fût la gloire de la première ne leur était jamais venu à l'esprit. Et comme la réalité d'une vérité surgit toujours avant sa conceptualisation, cette découverte extraordinaire leur sembla n'appartenir qu'à eux seuls.

Ils commencèrent à collectionner les curiosités de ces « opinions établies » et les amassèrent comme autant de petits trésors. Cela les aidait à rester isolés de ceux qui justement, les établissaient, et à les conforter dans leur manière d'être à eux. Intime, infime certes, mais tellement profonde...

Il y avait une autre bizarrerie dont Stoner prit conscience et qu'il garda pour lui. Elle concernait ses relations avec sa femme et sa fille.

Relations qui selon l'« opinion établie » auraient dû empirer à mesure que sa (terme approuvé par l'o.e.) « petite aventure » poursuivait son cours. Pourtant ce ne fut absolument pas le cas. Ses absences répétées et de plus en plus longues loin de ce qu'il appelait encore son « foyer » semblèrent au contraire le rapprocher d'Edith et de Grace, et leur vie commune fut bien plus douce qu'elle ne l'avait jamais été depuis des années. Il commença à éprouver pour la première une sorte d'amicalité curieuse qui était proche de l'affection et ils se mirent même à bavarder ensemble, comme ça, à l'occasion, de tout et de rien. Cet été-là, elle nettoya la véranda qui lui tenait lieu de bureau, la restaura et y installa un lit d'appoint pour qu'il n'ait plus à dormir sur le canapé du salon.

Pendant les week-ends, elle sortait quelquefois chez des voisins et laissait Grace seule avec son père. Un jour, même, elle fut absente assez longtemps pour qu'ils puissent aller se promener tous les deux dans la campagne environnante. Loin de la maison, la réserve farouche et parfois un peu agressive de sa fille s'évanouissait et il lui arrivait de sourire avec une douceur et un charme qu'il avait presque oubliés. Elle avait beaucoup grandi ces dernières années et était très mince, pour ne pas dire maigre.

Il lui fallait vraiment faire un effort de volonté pour se souvenir qu'il trompait Edith. Les deux parties de sa vie étaient aussi cloisonnées que peuvent l'être deux vies dans une seule et bien qu'il sût parfaitement que ses facultés d'introspection étaient quasi nulles et qu'il était fort capable de s'illusionner, il n'arrivait pas à se persuader qu'il blessait quiconque vis-à-vis duquel il se sentit une responsabilité.

Il n'avait aucune espèce de talent pour la dissimulation et l'idée de nier son histoire d'amour avec Katherine Driscoll ne lui était même jamais venue à l'esprit. Pas plus que celle de s'en ouvrir d'ailleurs... Il lui semblait inenvisageable que d'autres, ceux du monde extérieur, pussent en être conscients et encore moins qu'ils y trouvasse le moindre intérêt.

Il tomba donc des nues – quoique, cela lui fût un peu égal... – quand il découvrit à la fin de l'été qu'Edith était au courant de sa liaison et cela pratiquement depuis le début.

Elle y fit allusion un matin alors qu'il s'attardait devant sa tasse de café en discutant avec Grace. Elle s'était raidie, avait reproché à sa fille de traîner et lui avait rappelé qu'elle devait travailler son piano pendant une heure avant de songer à perdre ainsi son temps. William observa la silhouette hiératique et gracile de sa fille quitter la salle à manger et attendit distraitement qu'une première salve d'arpèges s'élevât du vieux piano.

– Eh bien ! fit Edith un peu sèchement, tu es un peu en retard ce matin, non ?

Il se tourna vers elle, l'air étonné mais toujours aussi impassible.

– Est-ce que ta petite camarade ne va pas être agacée si tu la fais ainsi attendre ?

Il sentit ses lèvres se pétrifier :

– Pardon ? De... de quoi parles-tu ?

– Oh, Willy... rétorqua-t-elle en riant tendrement, tu pensais que je n'étais pas au courant de ce... de ton petit flirt ? Mais je l'ai toujours su ! Comment s'appelle-t-elle déjà ? On me l'a dit, mais j'ai oublié...

Sous le choc et totalement pris de court, son esprit n'avait retenu qu'un seul mot et quand il put enfin réagir, sa voix était méconnaissable :

– Tu n'y es pas du tout. Il n'y a pas de... de « flirt » comme tu dis, c'est...

– Oh! Mon Willy! l'interrompit-elle en riant plus tendrement encore, tu as l'air tellement bouleversé... Mais tu sais, je ne suis pas née de la dernière pluie! Un homme de ton âge et tout ce que ça sous-entend... C'est normal, je suppose! Du moins, c'est ce que tout le monde dit...

Il demeura un moment silencieux puis ajouta à contrecœur :

– Edith... si tu veux que nous parlions de tout cela...

– Non! s'écria-t-elle, une pointe d'angoisse dans la voix, non. Il n'y a rien à dire. Rien du tout!

Et ils n'abordèrent jamais ce sujet. Ni ce jour-là ni plus tard. La plupart du temps elle maintenait les apparences selon lesquelles c'était son travail qui le retenait loin de la maison, même si elle ne pouvait s'empêcher de lui rappeler comme ça, de temps en temps, mais assez souvent quand même, qu'elle savait...

Parfois elle le taquinait avec une sorte d'affection indulgente, parfois elle en parlait sans la moindre émotion comme si c'était le sujet de conversation le plus banal qu'elle eût pu trouver et parfois elle évoquait cette affaire sur un ton un peu exaspéré car tant de banalité, ma foi, la contrariait vraiment.

– Oh... soupira-t-elle un jour, je sais bien ce qui se passe quand un homme atteint la quarantaine... Mais, quand même, Willy, tu pourrais être son père, non?

Il n'y avait jamais songé. Il ne s'était jamais préoccupé de l'image qu'il pouvait donner de lui et, l'espace d'un

instant, il se vit comme les autres, comme le monde devait le voir... Les paroles d'Edith résonnaient encore à ses oreilles tandis qu'il entrevoyait ce triste personnage qui alimentait les cancans des fumoirs et remplissait les pages des romans de gare... Un pauvre type qui commençait à prendre du ventre, à perdre ses cheveux, qui était incompris de sa femme et cherchait à se prouver quelque chose en séduisant des filles bien plus jeunes que lui. Donnant, payant, quémandant pour retrouver une jeunesse que lui n'aurait jamais plus. Ce pantin ridicule habillé de façon grotesque, dont on riait un peu jaune et qui inspirait une espèce de pitié teintée de mépris... Il examina cet homme le plus honnêtement possible, seulement plus il le regardait, moins il se reconnaissait.

Ce n'était pas lui, ce pauvre bougre, et il comprit du même coup que ça n'était personne.

Pourtant, il était lucide. Il se rendait compte que « le monde » s'avancit en rampant. Jusqu'à lui, jusqu'à Katherine et jusqu'à ce petit refuge qu'ils avaient cru inviolable. Il guetta ces manœuvres avec une tristesse à ce point mutilante qu'il fut incapable de s'en ouvrir, même à elle.

★

La rentrée de ce mois de septembre se déroula sous un ciel magnifique et l'été indien était venu tout embraser juste après les premières gelées. Stoner reprit ses cours avec une énergie qu'il n'avait pas ressentie depuis longtemps. Même la perspective d'affronter une centaine de visages d'étudiants en première année n'entama pas son bel enthousiasme.

Sa vie avec Katherine continua comme avant, à la différence près que le retour des élèves et de bon nombre de leurs collègues l'obligeait à davantage de prudence. Comme la vieille maison où elle logeait était désertée pendant l'été, ils avaient pu vivre dans un état d'isolement quasi complet sans jamais craindre de se faire remarquer, mais, à présent, il était obligé d'employer des ruses de Sioux quand il venait la voir l'après-midi. Il se surprit à jeter des coups d'œil inquiets à la ronde quand il arrivait dans sa rue et à descendre furtivement, comme un voleur, les marches en contrebas qui menaient à son appartement.

Ils songèrent à oser certaines bravades et parlèrent de rébellion. Ils avaient le vertige du scandale : tout dire, ne plus jamais se cacher et s'aimer au grand jour. Mais ils ne firent rien de tout cela car en vérité, ils n'en avaient cure. La seule chose qui leur importait, c'était d'être ensemble, d'être en paix et d'être eux-mêmes. Or, cette seule exigence les condamnait à n'être jamais en paix et – ils ne se faisaient aucune illusion – à ne plus avoir tellement l'occasion d'être eux-mêmes non plus... Ils étaient persuadés d'être très discrets et il ne leur était jamais vraiment venu à l'esprit que leur histoire aurait pu s'ébruiter. Ils prenaient bien garde de ne jamais se croiser à l'université et quand ils ne pouvaient faire autrement que de se rencontrer en public, ils se saluaient l'un l'autre avec une froideur dont l'ironie ne leur avait jamais paru manifeste.

Mais l'affaire se répandit. Elle se répandit même comme une traînée de poudre dès le début du semestre. Une découverte probablement due à cette terrible acuité dont font preuve les braves gens dès qu'il s'agit de ce

genre de caquetages car ni l'un ni l'autre ne s'était épanché ni n'avait jamais rien laissé filtrer de sa vie privée. Ou alors, peut-être, quelqu'un avait-il fait une petite allusion en passant, laquelle était tombée dans une oreille déjà suspicieuse, d'où une étude plus approfondie des faits et gestes de nos deux protagonistes qui avait donné lieu à... Spéculations vaines, ces intrigants le savaient bien, mais ils n'aimaient rien tant que de s'en repaître...

À certains signes, ils surent qu'ils avaient été percés à jour. Un matin, alors qu'il marchait derrière deux étudiants en licence, Stoner entendit l'un d'eux qui disait à l'autre sur un ton où le mépris se mêlait à l'admiration : « Le vieux Stoner... Bon Dieu, mais qui aurait pu imaginer ça ? » puis il les vit secouer la tête, tout perplexes et goguenards qu'ils étaient face à cette pauvre condition humaine. Quant à Katherine, certaines de ses collègues firent des petites allusions en coin à William et commencèrent à lui raconter leurs vies sentimentales alors qu'elle ne leur avait rien demandé.

Ce qui les surprit le plus tous les deux, c'est que rien de tout cela ne s'envenima. Personne ne les battit froid ni ne leur lança le moindre regard noir, et ces « autres » tant redoutés, n'avaient, semblait-il, pas l'intention de les faire souffrir. Ils commencèrent à croire qu'il serait possible de vivre dans ce monde qu'ils avaient cru hostile, et même d'y vivre en paix et la tête haute.

Edith avait décidé d'emmener Grace voir sa mère à Saint-Louis pendant les vacances de Noël et pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient Katherine et William eurent l'occasion de passer plusieurs jours ensemble.

Chacun de leur côté et de façon assez désinvolte, ils laissèrent entendre qu'ils ne seraient pas sur le campus au moment des fêtes. Katherine était censée retourner auprès de sa famille sur la côte est et William irait travailler au centre bibliographique de Kansas City. Ils prirent deux bus distincts à des heures différentes et se retrouvèrent à Lake Ozark, un village de vacances situé au pied des monts Ozark.

Ils étaient les uniques occupants du seul chalet ouvert toute l'année et ils avaient dix jours devant eux.

Comme il avait beaucoup neigé avant leur arrivée et qu'il neigea encore, la chaîne de collines qui faisait le gros dos à l'horizon garda son pelage blanc tout le temps que dura leur séjour.

Leur chalet comprenait une chambre, un salon et une petite cuisine. Il était assez éloigné et donnait sur un lac qui était pris dans la glace pendant l'hiver. Tous les matins, ils se réveillaient l'un près de l'autre, bien au chaud et voluptueusement emmêlés sous leur gros édredon. Ils tentaient alors une percée vers le monde extérieur, sortaient la tête, observaient leur souffle se transformer en volutes de buée, riaient comme des enfants, rabattaient vite les couvertures et se serraient encore plus fort. Certains jours ils faisaient l'amour et restaient couchés toute la matinée en bavardant et en attendant que le soleil vienne les toquer au carreau, d'autres fois Stoner sautait du lit sitôt réveillé, tirait les draps, admirait son corps nu et riait en l'entendant hurler tandis qu'il ranimait le feu. Ensuite, ils se pressaient l'un contre l'autre devant la grande cheminée enroulés dans une même couverture et attendaient que les flammes et leurs baisers les réchauffassent.

Malgré le froid ils se promenèrent presque tous les jours dans les bois. Les grands pins, d'un vert presque noir, se dressaient majestueusement vers un ciel d'azur très pâle. De temps à autre, une branche, en s'ébrouant, laissait choir une lourde masse de neige et le silence n'en était que plus solennel. De même, le bavardage impromptu d'un oiseau solitaire accentuait encore l'isolement dans lequel ils progressaient. Un jour, ils aperçurent un cerf qui s'était aventuré loin des montagnes en quête de nourriture. Non, c'était une biche, ce point mordoré qui se détachait devant l'austère rideau des sous-bois au milieu d'un blanc immaculé. À moins de cinquante mètres, elle s'immobilisa face à eux, l'antérieur droit délicatement relevé au-dessus de la neige. Ses fines oreilles pointaient en avant et ses grands yeux bruns, parfaitement ronds, étaient d'une incroyable douceur. Personne ne bougea. Étonnée mais polie, elle inclina sa jolie tête pour les saluer puis se retourna et s'éloigna. Rassurée, gracieuse, en levant ses pattes bien haut et en les reposant avec précision dans un infime craquement de flocons.

Chaque après-midi ils se rendaient au bureau d'accueil du village qui faisait aussi office d'épicerie-bazar et de restaurant. Ils prenaient un café, discutaient avec le premier venu et achetaient deux-trois bricoles pour leur dîner qu'ils prenaient toujours au chalet.

Il leur arrivait, dans la soirée, d'allumer une lampe à huile et de lire, mais le plus souvent ils s'asseyaient sur des couvertures repliées devant le feu. Ils bavardaient, ils se taisaient, ils essayaient de suivre les sarabandes compliquées des flammes sur les bûches et admiraient leurs reflets vaciller sur le visage de l'être aimé.

Un des derniers soirs – de leurs derniers soirs – Katherine murmura d’une voix songeuse :

– William, si nous n’avons jamais rien d’autre, eh bien, nous aurons eu cette semaine. Est-ce que... Est-ce que ça sonne un peu gnangnan ce que je raconte, là ?

– Peu importe la façon dont ça sonne, répondit-il en hochant la tête, c’est la vérité.

– Alors je te le redis : nous aurons eu cette semaine...

Le dernier matin, elle remit de l’ordre et nettoya l’endroit avec beaucoup de soin puis retira l’anneau qu’elle portait et l’enfonça dans une fissure entre le mur et la cheminée.

– J’avais envie, avoua-t-elle dans un sourire un peu gêné, de laisser quelque chose qui nous appartienne... Une chose qui se souviendrait de notre passage et puis avoir la certitude qu’elle resterait ici aussi longtemps que cet endroit tiendra debout... Peut-être que c’est ridicule...

Stoner ne put lui répondre. Il la prit par le bras et ils sortirent du chalet.

Ils avancèrent péniblement dans la neige jusqu’au point de rencontre où un autocar devait passer les prendre pour les ramener à Columbia.

★

Un après-midi du mois de février, quelques jours seulement après le début du second semestre, Stoner reçut un coup de téléphone de la secrétaire de Gordon Finch. Celle-ci lui annonça que monsieur le doyen souhaitait le voir et lui demanda s’il pouvait passer dès maintenant ou le lendemain matin. Il raccrocha, resta un moment

interdit, la main toujours posée sur le combiné, puis soupira. Il secoua la tête et descendit un étage.

Gordon Finch, en manches de chemise, la cravate dénouée et les deux mains derrière la tête, était affalé au fond de son grand fauteuil pivotant. Il accueillit Stoner par un grand sourire et lui indiqua le confortable siège en cuir placé à côté de son bureau.

– Mets-toi à l’aise, Will. Comment vas-tu ?

– Très bien.

– Beaucoup de travail, non ?

– Je ne me plains pas, répliqua-t-il un peu sèchement, j’ai un emploi du temps bien rempli.

– Je sais... soupira Finch en secouant la tête, et je ne peux rien faire à ce niveau-là, tu le sais bien... Mais vraiment... C’est lamentable...

– Il n’y a aucun problème, le coupa Stoner avec une pointe d’impatience dans la voix.

L’autre se redressa, s’accouda à son bureau et joignit ses mains :

– Bon, cette petite entrevue n’a rien d’officiel, Will... Je voulais simplement bavarder avec toi...

Il y eut un long silence.

– De quoi s’agit-il, Gordon ? lui demanda-t-il doucement.

L’autre soupira et lâcha tout à trac :

– OK. Bon, écoute... et c’est l’ami qui te parle, là... Ça chuchote beaucoup dans les couloirs... En tant que doyen, tout cela ne me regarde pas. Du moins pas encore, mais... parfois il arrive que je sois obligé d’écouter certains cancans et... et j’ai pensé que je devais t’en parler. En ami. Fais attention. Fais attention avant que tout ça ne tourne au vinaigre.

Stoner acquiesça.

– Quel genre de chuchotements exactement ?

– Bon Dieu, Will ! Mais toi et la petite Driscoll ! Tu sais bien...

– Oui. Je le sais. Je voulais simplement savoir jusqu'où ça allait.

– Rien de très méchant pour le moment. Des remarques, des insinuations, des petites mesquineries de ce genre...

– Je vois, mais... qu'y puis-je ?

Finch se mit à plier une feuille de papier.

– C'est sérieux, Will ?

Stoner hocha la tête et regarda par la fenêtre :

– J'en ai bien peur...

– Et qu'as-tu l'intention de faire ?

– Je ne sais pas.

Pris d'une colère soudaine, Finch froissa la feuille qu'il venait de plier soigneusement, en fit une boulette et l'envoya dinguer dans la corbeille.

– En théorie, grinça-t-il, ta vie t'appartient et tu en fais ce que tu veux. En théorie, tu devrais avoir le droit de baiser qui tu veux et faire tout ce qui te passe par la tête sans que personne n'y trouve à redire du moment que ça n'a pas d'incidence sur ta façon d'enseigner. Mais bon sang... ta vie *ne t'appartient pas*, c'est... oh, et puis merde, tu sais très bien de quoi je parle...

– Oui, je crois que oui, hélas, sourit Stoner.

– C'est vraiment la chienlit... Et Edith dans tout ça ?

– Eh bien, il semblerait qu'elle prenne toute cette affaire beaucoup moins au sérieux que nous tous... Et le plus cocasse, Gordon, c'est que je ne crois pas que nous nous soyons si bien entendus depuis des années...

Finch ricana :

– Ah! On ne peut jamais rien prévoir, pas vrai? Mais ce que je voulais dire, c'est... Vous allez divorcer ou quelque chose dans ce goût-là?

– Je ne sais pas. Peut-être... Seulement Edith va prendre les armes et ce sera un carnage...

– Et Grace?

Stoner sursauta, à peine, mais il sut que son visage trahissait sa douleur.

– Là, c'est... C'est autre chose, bien sûr... Franchement, je ne sais pas, Gordon...

Finch, lui, reprit sur un ton tout à fait détaché comme s'ils étaient en train de discuter d'un tiers :

– On doit pouvoir survivre à un divorce si... si ça ne se passe pas trop mal. Ce doit être dur, mais on s'en remet, j'imagine... Et si ce... cette affaire avec la petite Driscoll n'était pas si grave, si c'était juste une partie de jambes en l'air, eh bien, je pense que ça devrait pouvoir s'arranger aussi, mais là, tu cherches les ennuis, Will... Tu les cherches vraiment...

– Oui, je suppose que oui...

Un ange passa.

– J'ai vraiment un boulot de merde, ajouta Finch à voix basse. Il m'arrive parfois de penser que je n'étais pas du tout fait pour ça...

Son ami lui sourit :

– Dave Masters a dit un jour que tu n'étais pas un assez beau fils de pute pour réussir vraiment dans la vie...

– Peut-être... Peut-être qu'il avait raison, soupira-t-il, pourtant j'ai bien souvent l'impression d'en être un...

– Ne t'inquiète pas pour toute cette histoire, Gordon. Je comprends ta position et si je pouvais te faciliter les choses, je...

Il s'interrompit et secoua brusquement la tête.

– Mais là, je ne peux rien faire. Il faut laisser passer un peu de temps. De toute façon, et que ce soit d'une manière ou d'une autre, eh bien...

Finch opina, mais il ne le regardait plus. Il fixait le sous-main de son bureau comme si c'était un gouffre où ils finiraient tous par être précipités un jour. Stoner attendit encore quelques instants, mais son supérieur n'avait rien à ajouter, alors il se déplia, se redressa, et sortit.

Cette conversation avec Gordon Finch l'avait retardé. Il se rendit directement chez Katherine, marcha droit devant lui sans s'inquiéter d'être vu et entra sans frapper. Elle l'attendait. Elle portait toujours son tailleur strict de professeur et se tenait très droite sur le bord de son canapé. Un animal aux abois.

– Tu es en retard, annonça-t-elle.

– Pardon. J'ai été retenu.

Elle alluma une cigarette. Sa main tremblait légèrement. Elle observa la flamme quelques secondes puis l'étouffa sous un crachat de fumée.

– Une de mes petites collègues s'est fait un point d'honneur à venir me prévenir que le doyen t'avait convoqué cet après-midi...

– Oui. C'est justement ce qui m'a retenu.

– C'était à propos de nous deux?

Stoner acquiesça :

– Il a entendu deux-trois petites choses...

– Je m'en doutais. Ma petite camarade semblait en savoir plus que ce qu'elle ne voulait m'en dire. Oh, mon Dieu, Will...

– Non, ce n'est pas du tout ce que tu crois. Gordon est

un vieil ami, je pense vraiment qu'il veut nous protéger et je sais qu'il le fera si c'est en son pouvoir.

Katherine demeura silencieuse un long moment. Elle envoya valser ses chaussures, s'étendit, puis murmura, les yeux rivés vers le plafond :

– Voilà. Ça commence... C'était sûrement trop demander que de croire qu'ils allaient nous laisser tranquilles... Et j'imagine que nous le savions depuis le début d'ailleurs...

– Si ça tourne trop mal, nous pouvons partir. Nous pouvons envisager autre chose.

– Oh, Will! reprit-elle en s'étranglant dans son sourire, tu es le plus merveilleux de tous les hommes. Le plus doux, le plus tendre... Jamais je ne les laisserai nous tourmenter, jamais!

Et, pendant les semaines qui suivirent, ils continuèrent de se voir plus ou moins comme avant. Se soumettant à une stratégie qu'ils auraient été bien incapables de mettre au point un an auparavant et avec une force d'âme qu'ils ne se soupçonnaient pas, ils devinrent les rois de l'évasion, de la feinte et du repli. Ils menèrent le combat avec la force et la détermination de deux généraux, certes fort habiles, mais obligés de survivre avec très peu de moyens. Pour le coup, ils devinrent vraiment méfiants et prudents, et tirèrent un plaisir bien amer de toutes ces grandes manœuvres. Stoner ne venait chez elle qu'à la nuit tombée, lorsque personne ne pouvait le voir pousser sa porte et Katherine se débrouillait, quand elle n'avait pas cours, pour être vue dans des cafés avec de jeunes collègues, mâles de préférence...

Les heures qu'ils passaient ensemble, pour avoir été si durement gagnées, n'en étaient que plus belles. Ils

essayèrent de se convaincre et de convaincre l'autre qu'ils ne s'étaient jamais sentis aussi proches et finirent par réaliser, ô éblouissement, que c'était la vérité. Que tous ces mots auxquels ils avaient eu recours pour se reconforter mutuellement n'étaient pas que des mots. Bataillant ainsi, ils sauvèrent leur intimité et se vouèrent totalement l'un à l'autre.

Et ce monde en clair-obscur qui fut désormais le leur et auquel ils réservaient la meilleure part d'eux-mêmes fut bientôt leur seule réalité. L'autre, celui dans lequel les gens marchaient, parlaient, où tout n'était qu'agitation et mouvements incessants, n'était plus qu'un décor, une toile de fond. Et puisqu'ils n'avaient d'autre choix que de scinder leur vie en deux, il leur sembla tout naturel de mener une double vie.

Pendant les derniers mois de l'hiver et jusqu'au début du printemps, ils furent en paix et vécurent même dans un état de quiétude tel qu'ils n'en avaient jamais connu auparavant. Plus le monde extérieur se refermait sur eux, moins ils y prêtaient attention. Et leur bonheur était si complet qu'ils n'éprouvèrent jamais le besoin d'évoquer cette menace ou même simplement d'y songer. Dans le petit appartement sombre de Katherine – ce terrier caché sous une bonne grosse maison bien solide – ils avaient l'impression de vivre hors du temps et de se mouvoir dans un univers qu'ils avaient découvert et qui n'appartenait qu'à eux seuls.

Et puis un jour, vers la fin du mois d'avril, Gordon Finch le convoqua de nouveau. Stoner se dirigea vers son bureau à l'aveugle et dans un état de sidération. Il savait. Il savait ce qu'il refusait d'admettre.

Ce qui se passait à présent était simple comme bonjour.